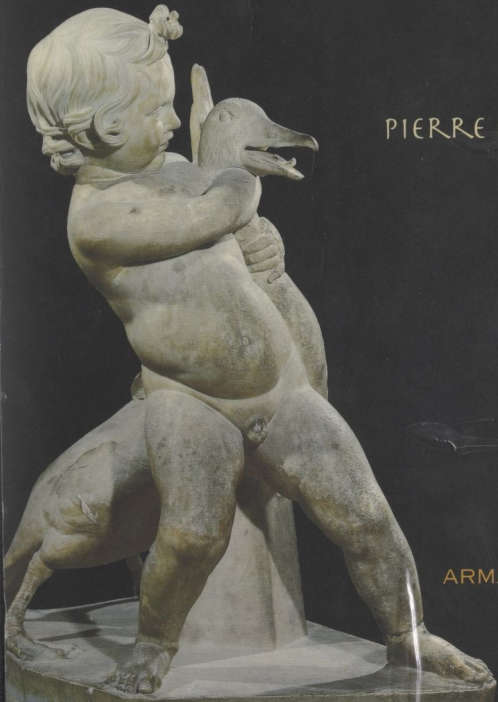
U 2

Histoire ancienne

LE MONDE HELLÉNISTIQUE



PIERRE LÉVÊQUE

ARMAND COLIN

122205

PIERRE LÉVÊQUE

LE MONDE HELLÉNISTIQUE

BIBLIOTHEQUE DE FRANCE
3 7513 00166695 6

Quatrième édition

BnF
PHS

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE

ARMAND COLIN

Cet ouvrage est publié dans la série « Histoire ancienne » que dirige Pierre Lévêque, Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Besançon.

Michel AUSTIN, Pierre VIDAL-NAQUET, *Économies et sociétés en Grèce ancienne*
André CHASTAGNOL, *Le Bas-Empire*
Jean DELORME, *La Grèce primitive et archaïque*
Robert ÉTIENNE, *Le Siècle d'Auguste*
Marcel LE GLAY, *La religion romaine*
Claude MOSSÉ, *Les institutions grecques*
Paul PETIT, *Le Premier siècle de notre ère*
Jean ROUGÉ, *Les institutions romaines*
François VANNIER, *Le IVe Siècle grec*
Jean-Marc BERTRAND, *L'hellénisme - 323-31 av. J.-C. - Rois, cités et peuples*

AVERTISSEMENT

Cet ouvrage est une réédition de la dernière partie de mon *Aventure grecque* (publiée dans la collection « Destins du Monde »), revue et augmentée.

Je tiens à remercier vivement, pour les développements qu'ils m'ont fournis, Jacques Annequin (hermétisme et magie), Pierre Cabanes (Epire) et Françoise Dunand (Isis).

Illustration de couverture :

Sculpture du IIIe siècle av. J.-C. dite « L'Enfant à l'oie ». *(Musée du Louvre, Paris.)*

© Ph. Giraudon.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés réservés pour tous pays.

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et d'autre part, les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées (loi du 11 mars 1957 art. 40 et 41 et Code pénal art. 425).

Des photocopies payantes peuvent être réalisées avec l'accord de l'éditeur. S'adresser au : Centre français du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris. Tél. : 43.26.95.35.

© Armand Colin Éditeur, Paris 1969, 1992
ISBN 2-200-21234-8

Armand Colin Éditeur - 103, boulevard Saint-Michel - 75240 Paris Cedex 05

INTRODUCTION

Alexandre le Grand (336-323)

En 336, à la mort de son père, Alexandre a vingt ans. A treize ans son père l'a placé sous la férule d'Aristote. L'enfant écoute avec passion un maître qui sait tout. Il lit Pindare, Hérodote, Euripide. Il acquiert ainsi une culture profondément hellénique et un goût des choses de l'esprit dont il ne se départira point. A seize ans il se voit confier la régence pendant une expédition de Philippe et il commence à s'initier aux affaires. Momentanément brouillé avec son père, il se réconcilie avec lui et, fils aîné, est normalement proclamé roi par l'armée quand Philippe tombe sous le poignard de Pausanias. Alors commence un règne de douze ans et demi qui changera la face de l'Hellade et du monde oriental.

Un héros providentiel

Chez Alexandre s'unissent en un composé unique la prudence et l'inspiration, la réflexion et l'intuition. On aime à expliquer cette exceptionnelle nature par la double hérédité de Philippe le réaliste et d'Olympias la mystique. Sa mère, une violente à la sensibilité sans frein et qui s'adonnait à la frénésie des rites dionysiaques, appartenait à la famille royale des Molosses, les Eacides, qui se réclamaient de Pyrrhos le fils d'Achille et possédaient l'impétuosité et l'emportement du héros « au cœur de lion » que la piété de commentateurs érudits leur avait

donné pour ancêtre. Il y a chez Alexandre des accès incontrôlables de colère et d'enthousiasme, comme il y en aura chez d'autres Eacides, Pyrrhos, Philippe V.

Ce n'est pas un médiocre héritage pour un adolescent généreux que de se croire descendant d'Héraclès par son père, d'Achille et de Priam par sa mère. Passionné de traditions mythiques, il sent bouillonner en lui le sang des héros, ses ancêtres. Mais c'est encore trop peu pour lui de se savoir issu, de loin, de Zeus père d'Héraclès. Dans un siècle obsédé de surnaturel, le pas est vite franchi qui fait de lui un dieu. Cette conviction qu'il porte déjà en lui, il la voit corroborée par sa visite à l'oracle d'Amon à Siwah. Dans le saint des saints, il reçoit du dieu la double réponse qu'il espérait : Amon le proclame son fils et lui promet l'empire universel. Qu'Alexandre ait donné un sens trop littéral à l'expression « fils d'Amon », courante dans la titulature pharaonique, peu importe. Ce qui compte, c'est cette certitude exaltante — qui est désormais sienne — qu'il est non point seulement un roi dans une lignée, mais le fils chéri de la divinité, donc dieu lui-même.

Parce qu'il se croit un surhomme, Alexandre se conduit comme un surhomme. Bien infidèle sur ce point aux leçons d'Aristote, qui proclamait que la modération est la seule sauvegarde des monarchies, il est habité par un génie de démesure. G. Radet nous a habitués à la vue d'un Alexandre mystique, qui s'exalte à la pensée d'imiter la vaillance généreuse d'Achille. F. Schachermeyr nous le montre plus romantique, plus démoniaque : un Titan apocalyptique en qui voisinent la lumière et l'ombre, philanthrope et assassin, bienfaiteur de l'humanité et tyran sanguinaire. L'une et l'autre de ces peintures est vraie : au fond de sa conscience, le sentiment profond des disparités qui le séparent des plus grands parmi les mortels. On comprend sans l'excuser la folie meurtrière qui s'empare de lui, lorsque son frère de lait Cleitos, à l'issue d'un banquet, cite pour lui faire pièce des vers d'Euripide[1] : « Ceux qui se croient supérieurs au peuple et qui ne sont rien... ».

1. *Andromaque*, 693 *sq.*

Puisqu'il ne relève pas de la nature humaine, rien ne saurait l'arrêter, ni la mesure que les Grecs appellent sagesse et qu'il juge médiocrité, ni la morale traditionnelle. Rien ne lui est interdit, parce que tout lui est demandé. Mais les taches incontestables qui assombrissent sa vie sont peu de chose à côté de cette fougue, de cet élan créateur, si violents et si impétueux en lui que de bonne foi, sans même les exhortations intéressées des prêtres de Siwah, de Delphes ou de Gordion, il a pu les estimer divins.

La vision de l'Empire universel

Dès le début de son règne, Alexandre frappe avec promptitude et énergie. Il liquide les prétendants et guerroie dans les Balkans. La Grèce s'agite et Démosthène raille le « petit jeune homme » qui règne à Pella. Mais une campagne foudroyante tarit tous les espoirs que la mort de Philippe avait soulevés et, pour montrer son implacable résolution, il rase Thèbes qui lui résiste, à l'exception des temples et de la maison de Pindare, mais comme son père, se montre généreux avec Athènes. Puis, ayant mobilisé l'armée macédonienne et les contingents de la ligue hellénique, il part pour l'Asie moins de deux ans après son accession au trône (fig. 10, pp. 252-253).

On n'a pas assez insisté, à notre sens, sur cet acte premier, et dont tout va dépendre, que représente le départ pour l'Asie. Ensuite tout s'enchaîne avec une logique assez simple : les facilités des premiers succès, l'écroulement de la monarchie perse décidément aussi pourrie que le proclamaient depuis un demi-siècle les pamphlétaires, la nécessité de consolider l'acquis, les tentations exaltantes d'un Orient toujours plus lointain rendent compte du développement méthodique d'une conquête démesurée. Mais, si le « plan incliné de la victoire », dont on a parlé pour un autre génie conquérant, explique assez bien la longue marche triomphale qui a fait de lui le maître du monde, le rival de Dionysos, le fondateur du plus grand Empire que la terre eût jamais connu, pourquoi a-t-il posé le pied sur le sol de l'Asie ?

Les historiens ont présenté bien des exégèses du départ d'Alexandre. Les uns le voient soucieux de soustraire au Barbare les Grecs d'Anatolie et de venger les maux subis pendant les guerres médiques, d'autres désireux de propager en Orient la civilisation hellénique. D'autres — plus réalistes — estiment qu'il a à cœur de poursuivre l'œuvre paternelle, de ne pas abandonner l'armée de 10 000 hommes que Philippe avait envoyée en Asie sous les ordres de Parménion et qui était sur le point d'être rejetée à la mer, et aussi de cimenter l'union précaire du royaume de Macédoine et de la ligue de Corinthe.

Aucune de ces raisons n'est sans doute négligeable. Mais il y a également le désir de faire revivre les souvenirs de l'*Iliade* par une coalition de l'Europe contre l'Asie. La pensée de Xerxès l'habite aussi : comme lui il sacrifie à Troie à Athéna et aux héros ; comme lui il jette de son navire une coupe d'or dans la mer pour Poseidon. Le fils de Darius avait prié Hélios de lui accorder qu'aucun obstacle ne l'empêchât d'atteindre les limites de l'Europe. Alexandre se veut l'anti-Xerxès et son programme initial n'a pas moins d'ampleur. Son premier acte sur le sol de l'Asie est d'y ficher sa lance, pour en faire une « terre conquise à la pointe de la lance ». Il nous paraît donc que, dès le début de son expédition, le rêve ou plutôt le projet de la monarchie universelle l'habite. L'Orient tombera sous ses coups, parce qu'il porte en lui l'irrésistible élan d'un dieu.

L'ÉPOPÉE ASIATIQUE ET AFRICAINE

L'armée des satrapes l'attend dans la basse vallée du Granique, soutenue par les mercenaires grecs de Memnon de Rhodes. Il la défait, prenant lui-même la tête d'une charge furieuse de la cavalerie macédonienne. En quelques mois, presque toute l'Asie Mineure est à lui : il s'empare de Sardes, puis d'Ephèse, qui dès son approche se révolte contre le Grand Roi, et prend d'assaut Milet. A Gordion il tranche de son épée le nœud inextricable du char de Gordias, présage de la conquête totale de l'Asie.

L'Anatolie conquise, il pénètre en Syrie, où il défait complètement le Grand Roi en personne à Issos (333). Darius donne lui-même le signal de la déroute et laisse entre les mains du vainqueur mère, épouse et bagages. Le Roi veut traiter et offre rançon pour les siens : Alexandre lui répond avec hauteur qu'il fasse d'abord sa soumission.

Le Macédonien veut alors briser la puissance maritime de la Perse. Les villes phéniciennes sont divisées. Seule Tyr ose lui résister : il la prend après un siège de sept mois et la traite avec une extrême rigueur, la rasant et vendant tous ses habitants. Il s'empare de Gaza et passe en Egypte où il est accueilli en libérateur. Il coiffe la double couronne à Memphis, va solliciter l'investiture divine de l'oracle de Siwah et fonde Alexandrie.

Au printemps de 331, il quitte l'Egypte pour la rencontre décisive avec le Grand Roi. Darius l'attend près d'Arbèles, à Gaugamèles, sur un terrain favorable à ses chars de guerre, où il dispose en outre de la supériorité numérique, mais il est à nouveau écrasé. Les capitales tombent l'une après l'autre : Babylone, où Alexandre offre le sacrifice royal à Mardouk pour se faire reconnaître « roi des quatre parties du monde », Suse où il récupère pour le renvoyer aux Athéniens le groupe des Tyrannoctones dérobé par Xerxès, Persépolis qu'il s'égare jusqu'à livrer aux fureurs de la soldatesque et à l'incendie, Ecbatane. Maître de l'Iran, il poursuit Darius, qui est massacré par le satrape de Bactriane, Bessos. Il lui fait des funérailles solennelles, entendant par-là se proclamer l'héritier des Achéménides.

Il l'est au point de ne pas consentir à s'arrêter dans sa marche triomphale avant d'avoir conquis les satrapies orientales, sur lesquelles s'était étendue autrefois l'autorité du Grand Roi. Avec une prodigieuse souplesse, il s'adapte aux conditions nouvelles dans des pays mystérieux où la résistance nationale est vive et où tout ne se règle pas par des batailles rangées. Tour à tour l'Hyrcanie, la Parthie, l'Arie, l'Arachosie tombent entre ses mains. L'Hindou-Kouch ne l'arrête pas et il passe en Bactriane et en Sogdiane, fixant à l'Iaxarte la frontière de son

Empire. Après ces conquêtes difficiles, il hiverne à Bactres, où il punit de mort Bessos pour son régicide.

Mais un nouveau rêve l'habite. L'Inde n'a pas résisté à Dionysos, pourquoi lui résisterait-elle ? Il y noue alliance avec le *raja* de Taxila, désireux de soumettre son vieil ennemi Poros. Il défait Poros sur les bords de l'Hydaspe (aujourd'hui Jhelum) et d'un bond le voici sur l'Hyphase (aujourd'hui Bias). Mais là, les soldats, fatigués d'une si prodigieuse équipée, refusent de le suivre. Avant de rebrousser chemin, il élève douze autels pour les Olympiens, entourant une colonne de bronze portant l'inscription : « Ici s'est arrêté Alexandre ».

Descendant l'Hydaspe et l'Indus, il divise ses troupes pour le retour en trois fractions. Cratère part pour l'Arachosie ; Alexandre se réserve la tâche la plus difficile, à travers l'horrible désert de Gédrosie ; Néarque revient par mer en suivant le littoral. Tous se rejoignent en Carmanie, d'où Alexandre gagne les vieilles capitales, Suse, Ecbatane, Babylone.

Aux possessions héritées de son père, le royaume de Macédoine et l'hégémonie de la ligue hellénique, Alexandre a ajouté autant et peut-être plus que l'empire achéménide à l'époque de son expansion maximale sous Darius Ier. Aucun conquérant n'a réuni sous son joug autant de provinces, n'a porté ses armes aussi loin de sa patrie. Il ne suffit pas pour expliquer ces succès d'invoquer la force militaire de la jeune Macédoine, la bravoure des soldats grecs, la décomposition de la monarchie achéménide, la faiblesse et la lâcheté de Darius Codoman. On est au reste stupéfait de la modicité des contingents qui ont permis à Alexandre de conquérir le monde : peut-être 40 000 hommes au débarquement, 120 000 dans l'Inde, 80 000 au moment de sa mort. Mais partout présent, infatigable, chargeant à la tête de sa cavalerie ainsi qu'il est représenté sur la mosaïque de la bataille d'Arbèles, Alexandre anime son armée de son ardeur en même temps qu'il la dirige avec la science du plus sûr stratège. Au surplus cet intrépide cavalier, ce redoutable manieur

d'hommes, ce capitaine grand entre les plus grands se montre le plus génial des organisateurs.

Vers l'unification du monde

L'Empire repose sur un homme, doté d'une prodigieuse puissance de travail et secondé de quelques intimes, tels le chancelier Eumène et le chiliarque Héphaistion. L'autoritarisme traditionnel dans la monarchie macédonienne s'est renforcé au contact de l'Orient, car Alexandre entend être considéré comme le successeur des Achéménides. Le cérémonial royal a été introduit à la cour, où voisinent étrangement le Grec et le Barbare, le harem avec les philosophes et les artistes.

Le soutien principal de l'Empire est l'armée. Elle s'est profondément transformée au fur et à mesure des expéditions qui faisaient fondre l'élément initial, macédonien et grec, et obligeaient à enrôler de plus en plus d'Orientaux. Les dépenses militaires s'ajoutant aux traitements des fonctionnaires, aux grands travaux publics, au faste de la cour supposent d'immenses ressources. Alexandre, qui retire peu de son royaume de Macédoine et rien de Grèce, conserve en Asie une fiscalité incohérente, presque chaque satrapie ayant son système propre d'impôts, foncier ou personnel, de corvées, de douanes. Il use surtout largement des trésors accumulés dans les palais achéménides.

Même souplesse dans l'administration régionale. L'unité reste la satrapie, sauf dans l'extrême Est où il crée de grands commandements militaires. A l'origine les satrapes sont des Orientaux, à l'exception de ceux d'Asie Mineure et de Syrie, mais il les remplace vite par des Macédoniens ou des Grecs. Ils n'exercent plus que le pouvoir civil, l'autorité militaire étant confiée à un stratège qui ne relève que du roi. Dans les emplois moyens et subalternes, il laisse des indigènes, seuls au courant des langues et des traditions. Ainsi il a la sagesse de ne pas vouloir

unifier un Empire polymorphe et de conserver à chaque région l'administration à laquelle elle était habituée.

Cette politique de collaboration se complète par une politique beaucoup plus ambitieuse et de conception radicalement nouvelle. Alexandre n'embrasse pas l'idéal panhellénique : il veut non soumettre et humilier le Barbare, mais le fondre avec le Grec dans un ensemble harmonieux où chacun aurait sa part. Comment mieux réussir cette fusion qu'en multipliant les mariages mixtes ? Le roi prêche d'exemple : il épouse Roxane, la fille d'un noble de Sogdiane, puis trois princesses perses. En un seul jour, au retour de l'Inde, la plupart de ses généraux et 10 000 soldats s'unissent à des indigènes en une splendide cérémonie (noces de Suse). En même temps il fait éduquer à la grecque 30 000 enfants iraniens.

Mais il paraît sensible au danger d'abâtardissement que recèle semblable politique. Même couvert des ornements royaux des Grands Rois, le disciple d'Aristote reste fidèle à l'hellénisme. La plus sûre manière d'assurer l'hellénisation de l'Orient est, selon lui, de fonder de nouvelles cités, qui d'un bout à l'autre de l'Empire portent fièrement son nom : ces Alexandries, trente-quatre au maximum, répondent en même temps à des nécessités militaires, administratives et économiques. Dotées en apparence d'institutions empruntées à la *polis* grecque, elles sont, en fait, soumises à l'autorité d'un gouverneur. Au cours des siècles leur influence a été considérable, bien que toutes n'aient pas connu la gloire d'Alexandrie d'Egypte, appelée à devenir l'une des plus belles villes du monde.

Si urbanisation et hellénisation vont tout naturellement de pair, Alexandre connaît d'autres manières de répandre l'incomparable culture des Grecs. Il fait apprendre le grec le plus largement possible autour de lui. Il appelle des artistes grecs, tels Lysippe ou Apelle, pour célébrer sa gloire. Il institue volontiers devant les Barbares des concours musicaux ou gymniques à la grecque. Il ne cesse pas d'honorer des divinités grecques. Mais il est assez libéral et généreux pour admettre les croyances de chacun. Il ramène de l'Inde un vieux brahmane, Calanos, qu'il autorise à se libérer de la vie sur le bûcher. Il tolère

les usages religieux de chaque région, fidèle d'ailleurs en cela à la tradition achéménide, et dépense largement pour restaurer le temple de Mardouk à Babylone ou celui d'Amon à Karnak.

Au reste ce prince, dont on loue à juste titre l'intérêt passionné qu'il porte aux choses de l'esprit, est trop réaliste pour ne pas voir que les échanges sont les plus sûrs garants de l'unification progressive de l'Empire. Echanges d'espèces animales ou végétales entre régions éloignées, préfigurant les sélections de l'époque hellénistique. Echanges humains surtout, grâce aux routes, canaux, ports, bassins, bateaux qu'il construit ou reconstruit. Au surplus une géniale intuition lui fait imposer à l'Empire une monnaie unique : les pièces macédoniennes, d'étalon attique, remplacent en Asie les dariques, plus lourdes.

L'institution du culte royal

En Grèce, la transcendance des dieux est limitée : des héros, notamment les fondateurs de cités, reçoivent un culte ; en outre, là où elle subsiste, la royauté garde quelque chose de la sacralité de ses origines. D'autre part l'Orient donne depuis des millénaires l'exemple de monarchies théocratiques, où le roi est considéré comme dieu lui-même (Egypte) ou comme vicaire du dieu (Mésopotamie). C'est dans cette atmosphère complexe qu'Alexandre va fonder le culte royal.

Les premiers essais pour renforcer le pouvoir d'un homme par la force immense du surnaturel sont antérieurs à lui. Cléarque instaure à Héraclée du Pont une tyrannie gréco-barbare. Il se proclame fils de Zeus, s'entoure d'un cérémonial liturgique, exige de ses sujets la proscynèse (génuflexion). Philippe II va plus loin : dans une procession il fait porter sa statue à la suite de celles des douze dieux ; il commande à Léocharès un groupe chryséléphantin le représentant avec les siens, qu'il compte offrir à l'adoration dans la rotonde (*tholos*) d'Olympie, véritable monument d'un culte héroïque.

Mais il est réservé à Alexandre de donner son plein développement au culte royal. Esprit naturellement mystique, pénétré de sa mission divine, il acquiert à l'oracle de Siwah la certitude d'être fils d'Amon. Dès lors tout renforce sa conviction intime : ses éclatants succès, ses exploits de folle bravoure sur les champs de bataille, sa marche épique jusqu'aux rives de l'Indus qui rappelle la conquête de l'Inde par Dionysos. Comment ne se croirait-il pas dieu, lui qui a reculé les limites du possible et épuisé tous les triomphes ? Mais, esprit non moins réaliste, il voit les avantages qu'il peut retirer de sa divinité : le culte du souverain, dieu vivant et épiphane, est seul capable de fournir son indispensable unité à un Empire démesuré, par-delà la diversité des contrées, des peuples, des religions.

Il adopte donc le cérémonial quasi divin des Achéménides. Et déjà se manifestent des résistances parmi les Grecs, qui ne peuvent admettre l'apothéose d'un homme encore vivant et s'indignent de se voir imposer la proscynèse, dont ils méconnaissent la vraie nature à la cour du Grand Roi : acte d'allégeance beaucoup plus que d'adoration. Alors Alexandre s'emporte et frappe : Cleitos est mis à mort ; Callisthène, le propre neveu de son maître Aristote, est jeté en prison. Peu à peu les oppositions s'affaiblissent. Athènes le vénère comme le Nouveau Dionysos. En 324, les cités grecques délèguent à Babylone des théores — les ambassadeurs que l'on envoie aux dieux — pour le couronner d'or. Le culte royal est fondé, base la plus sûre de l'autocratie, hérité à la fois des spéculations de la pensée grecque et des traditions monarchiques de l'Orient.

La mort du Titan

Sur le point de quitter Babylone, Alexandre meurt brusquement, après quelques jours d'agonie (323). Des bruits honteux coururent sur plusieurs de ses familiers, mais n'est-il pas naturel que la malaria ait si vite emporté ce corps surmené par les orgies, les chevauchées, les veilles studieuses, et couturé de cicatrices ?

Douze ans et demi de règne. Il est aisé d'en dresser le bilan négatif : violences inutiles, excès d'un roi abandonné aux délices de l'*hybris*, incompréhension des Grecs inquiets de la proscynèse et plus encore de la fusion des races à laquelle ils eussent préféré le dur asservissement du vaincu, démesure géographique d'un Empire qui ne survivra pas à son créateur. Mais que sont ces indéniables tares à côté de toutes les nouveautés qu'il apporte : conception d'une monarchie autocratique, domination grecque sur l'Egypte et sur l'Asie, urbanisation des lointaines satrapies, interpénétration des civilisations hellénique et orientale. Alexandre conquiert le monde en emportant avec lui une *Iliade* annotée par son maître Aristote, mais ce héros d'épopée est aussi un génial novateur, répudiant la distinction du Grec et du Barbare, base de l'hellénisme classique, au profit de l'idéal généreux de l'unité de l'humanité. Il n'y a point de plus éclatante preuve que Plutarque a dit vrai et qu'à de certains moments les grands hommes mènent l'histoire. On comprend l'admiration d'un Pyrrhos ou d'un César pour le héros qui, sans avoir accompli ses trente-trois ans, meurt en ayant créé un monde nouveau.

1

Les États hellénistiques

L'époque qu'on appelle conventionnellement hellénistique (en allemand *Hellenismus*) s'ouvre à la mort d'Alexandre pour se terminer, à des dates très différentes selon les contrées, par la conquête romaine. Elle se caractérise par l'extension des terres occupées par des Grecs et par le déplacement du centre de gravité de l'hellénisme, le rôle joué par la Grèce propre étant désormais bien faible à côté de celui des grands royaumes orientaux. Son histoire est particulièrement complexe : c'est une longue suite de guerres acharnées et meurtrières et d'usurpations, qui ne cessent de modifier les frontières des Etats. D'autre part les documents sont beaucoup plus abondants qu'aux périodes précédentes. Une mention particulière doit être faite des papyrus [1], conservés en très grande quantité, en Egypte surtout, qui ont gardé les témoignages les plus divers : lettres royales, textes administratifs, archives notariales, correspondance privée, cahiers d'écoliers...

L'évocation des destinées politiques du monde grec à une époque si troublée sera forcément brève. Il ne peut être question en particulier de raconter ici les guerres interminables par lesquelles les généraux d'Alexandre se

1. Les feuilles de papyrus sont fabriquées avec la tige du végétal traitée de manière à entrecroiser les fibres ; elles se présentent généralement sous forme de rouleaux. Les papyrus égyptiens fournissent une énorme documentation, qui va en gros de la conquête perse jusqu'à l'époque byzantine. Ils sont écrits en démotique, en grec, puis en latin. Parmi les plus intéressants du point de vue historique, citons le dossier de Zénon (*infra*, p. 90) et les *Revenue laws* (*infra*, p. 82). Carte des principales trouvailles de papyrus dans H. BENGTSON, *Grosser historischer Weltatlas*, I, carte 26.

disputent son Empire. Dès 321, après l'assassinat du régent Perdiccas, un premier partage est effectué à Triparadeisos : à Antipatros la Macédoine, à Ptolémée l'Egypte, à Lysimaque la Thrace, à Antigone le Borgne l'Asie Mineure, à Séleucos la Babylonie. Dès 306-305 ils prennent le titre de roi (Antipatros ayant été remplacé par son fils Cassandre). Les luttes se poursuivent encore pendant plus de vingt ans, marquées de sanglants épisodes comme l'écrasement et la mort d'Antigone le Borgne à Ipsos (301), ceux de Lysimaque à Couropédion (281), l'assassinat de Séleucos par Ptolémée Céraunos (280).

A cette date, les successeurs (diadoques) directs d'Alexandre sont tous disparus après quarante ans d'efforts, d'intrigues, de conflits pour s'approprier une part de l'immense Empire, faute de le pouvoir régir dans son ensemble. La situation est alors stabilisée par la constitution de trois grands royaumes : l'Egypte à Ptolémée II, fils de Ptolémée, l'Asie à Antiochos Ier, fils de Séleucos, la Macédoine qui revient vite à Antigone Gonatas, petit-fils du Borgne. Aucune époque n'a vu des luttes personnelles aussi âpres, des *condottieri* aussi hardis, des alliances aussi instables. Quelle admirable galerie de portraits que celle qui rassemble le Borgne indomptable, son fils Démétrios Poliorcète (le Preneur de villes), aussi ardent au combat que dans la débauche, l'implacable Séleucos, le rusé Ptolémée et Cassandre le brutal ! La génération suivante, celle des épigones, verra de moins grandes ambitions — puisque aucun prince ne convoite plus de rétablir l'Empire universel qui avait été longtemps l'espoir des diadoques —, mais une consolidation générale des royaumes créés au milieu de tant d'épreuves.

Il n'est pas non plus dans notre propos de dire les campagnes successives qui permirent aux Romains de mettre fin à l'indépendance du monde grec, pas plus que d'analyser les motifs et les prétextes de leurs interventions ni de sonder les arcanes de la politique sinueuse du Sénat et les convoitises des chevaliers. Les unes et les autres appartiennent en fait à l'histoire romaine. Dans la mesure où ces événements seront évoqués, ils le seront toujours du point de vue des Grecs.

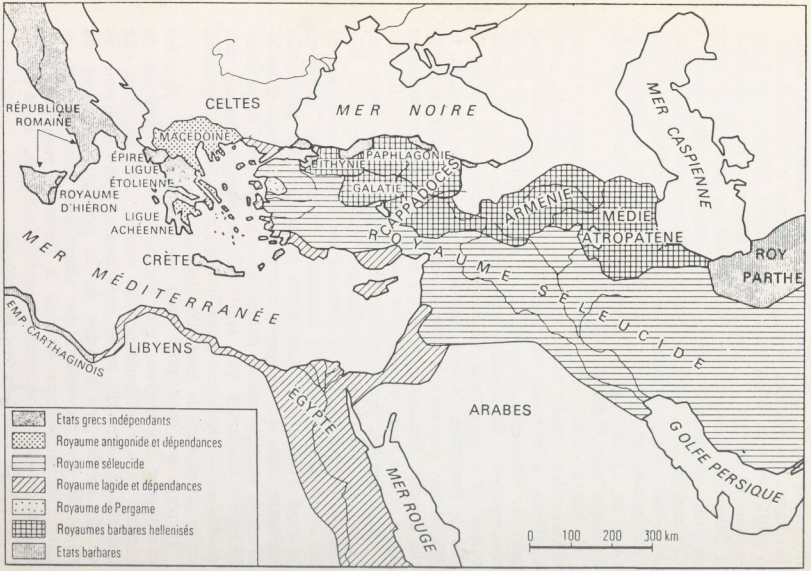


Fig. 1. — Le monde hellénistique vers 240

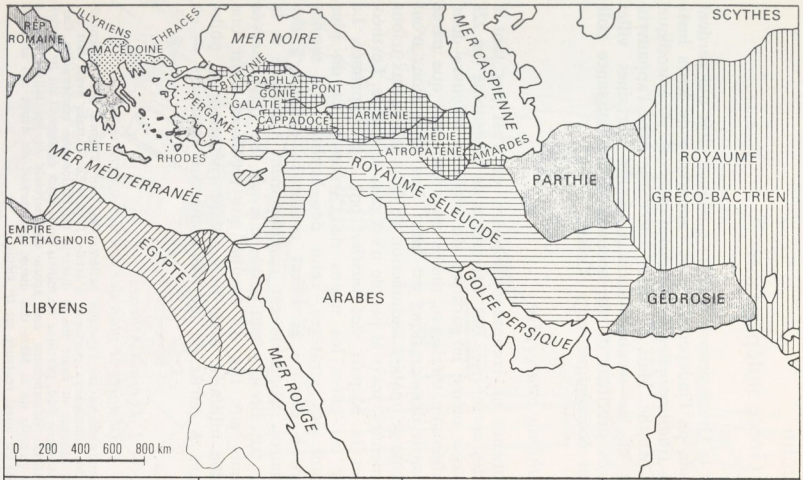


Fig. 2. — Le monde hellénistique vers 185

Le déclin de la Grèce indépendante

Dans la Grèce propre, il reste quelques cités qui gardent la façade de l'indépendance et l'apparence de leurs institutions traditionnelles, notamment Athènes et épisodiquement Corinthe. Mais le déclin s'accentue avec l'appauvrissement et les troubles sociaux. Seules certaines villes insulaires profitent du déplacement de la puissance politique et économique vers l'Orient.

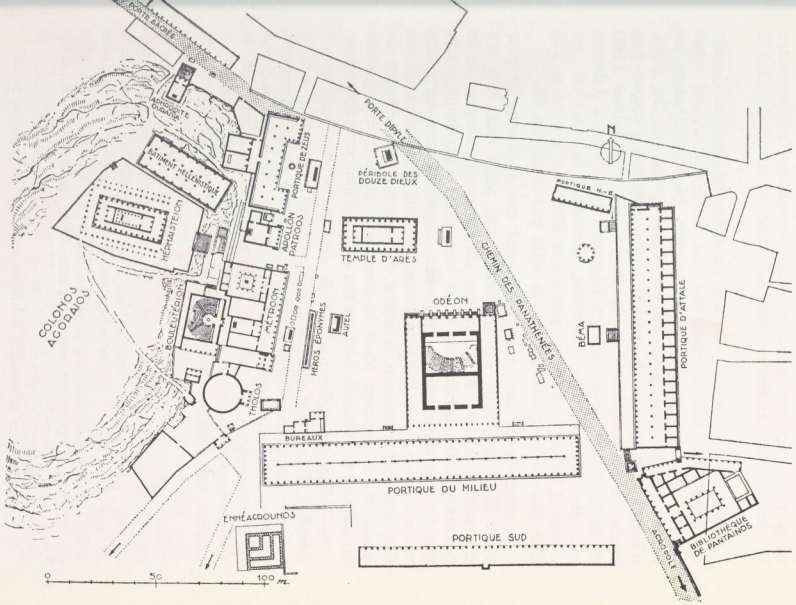
Une Athènes bourgeoise

Si Athènes ne compte plus guère, ce n'est pas tant à cause des entreprises des souverains de Macédoine (en 228 elle chasse même la garnison du Pirée et recouvre donc une autonomie totale, au moins en apparence) que parce que l'esprit démocratique est mort. Les institutions n'ont guère changé, malgré l'adjonction de deux tribus aux tribus clisthéniennes, mais le peuple n'est plus le maître. Le théorique et la plupart des *misthoi* ont été supprimés. Le pouvoir est entre les mains de l'Aréopage et du plus important des stratèges, celui des hoplites. Le service militaire à disparu et l'Etat confie sa défense à des mercenaires. L'éphébie est complètement réformée à la fin du IIIe siècle : facultative, elle est en fait réservée désormais aux fils de famille qui reçoivent ainsi une éducation militaire, mais tout autant rhétorique et philosophique. A partir de 130, de nombreux étrangers — en

---

Fig. 3. — L'Agora d'Athènes
(d'après le plan des fouilles américaines)

Les constructions de l'époque hellénistique sur l'Agora sont essentiellement des portiques : portique d'Attale II à l'Est (Attale avait fait ses études à Athènes et avait été le disciple du philosophe académicien Carnéade), portique Sud, portique du milieu (tous deux également du IIe siècle). Ces portiques déterminent une agora commerciale et spécialisée. — Le Métroon (temple de la Mère des dieux, qui servait de dépôt des archives de l'Etat) est aussi restauré au IIe siècle.


PORTE SACRÉE
ACHROPOLE OUDAIN
BÂTIMENT HELLÉNISTIQUE
HÉPHAISTEION
PORTIQUE DE ZEUS
ARDOLÉON PATROOS
PÉRIBOLE DES DOUZE DIEUX
PORTE DIPYLE
TEMPLE D'ARÈS
CHEMIN DES PANATHÉNÉES
PORTIQUE N.-E.
COLONOS AGORAIOS
BOULEUTÉRION
MÉTROON
HÉROS ÉPONYMES
AUTEL
ODÉON
BÉMA
PORTIQUE D'ATTALE
THOLOS
BUREAUX
PORTIQUE DU MILIEU
ENNÉACROUNOS
PORTIQUE SUD
ACROPOLE
BIBLIOTHÈQUE DE PANTAINOS
0
50
100 m.

provenance surtout d'Asie Mineure et de Syrie — s'y font admettre, afin de parfaire leur formation et peut-être d'acheter plus aisément par la suite le droit de cité à Athènes.

L'activité économique a considérablement diminué depuis la disparition des clérouquies ; Le Pirée n'est plus situé sur les grandes routes de commerce, bien qu'il reste un marché important pour le blé (en provenance du Pont, d'Egypte, même de Numidie). Elle reprend quelque peu après la « libération » de la Grèce par Flamininus (196) et surtout lorsque en 166 les Romains restituent à Athènes quelques clérouquies (Lemnos, Imbros, Scyros) et lui donnent Délos, pour faire pièce aux Rhodiens (*infra*, p. 25). Elle durera jusqu'au sac de la ville par Sylla en 86.

Il reste cependant des riches, qui monopolisent le pouvoir. Leur politique est prudente, car pour eux rien n'a d'importance que le maintien de leurs privilèges et la possession tranquille de leurs biens. Ils cherchent seulement à contrebalancer l'influence macédonienne en entretenant de bonnes relations avec les Attalides et avec les Lagides, qui comblent Athènes de faveurs et y élèvent de belles constructions. Mais la substitution de la bourgeoisie au *démos* représente bien la fin de la grandeur athénienne.

Le prestige intellectuel de la cité reste pourtant considérable. Les fêtes continuent à y revêtir un éclat exceptionnel, notamment les mystères d'Eleusis et les Dionysies, où l'on joue non seulement du classique, mais des « comédies nouvelles » (*infra*, p. 116), délicate peinture de la société contemporaine. Aux Panathénées un Séleucide, un Lagide, un prince numide ne dédaignent pas de concourir. Ses écoles philosophiques sont les plus brillantes du monde grec (*infra*, p. 129) et leurs spéculations séduisent un public blasé, mais qui n'a pas perdu le goût des choses de l'esprit. Ses ateliers de sculpture fournissent le monde entier en excellentes copies des chefs-d'œuvre du classicisme[1] (*infra*, p. 155). Déjà se dessine son rôle de l'époque romaine, celui d'une ville universitaire, d'un

1. Cf. le navire en provenance d'Athènes coulé à Mahdia (*infra*, p. 219).

conservatoire du passé aboli dans le cadre monumental toujours intact de la cité péricléenne (fig. 3).

La crise économique et sociale dans la Grèce continentale

Partout en Grèce la situation est critique. Certes l'agriculture progresse, grâce à l'emploi d'engrais qui permettent de plus belles moissons, et l'élevage profite de l'extension des prairies, mais c'est au bénéfice de quelques-uns, car la grande propriété se développe de plus en plus selon une tendance qui était déjà apparue au IVe siècle. L'industrie et le commerce périclitent, après une brève renaissance dans les années qui suivent la conquête d'Alexandre : très vite en effet les royaumes d'Orient fabriquent eux-mêmes les produits indispensables. La Grèce conserve donc ses mêmes besoins en céréales, besoins d'autant plus coûteux que le prix du blé, après une baisse au début du IIIe siècle, monte considérablement au IIe. Mais elle ne peut guère exporter, sinon du vin et de l'huile — dont malheureusement le prix reste stable — et des produits de luxe qui assurent une modeste survie de l'artisanat, notamment à Corinthe et à Athènes. Les éléments les plus dynamiques se sont d'ailleurs expatriés. Les riches n'investissent plus qu'en terres, ce qui fait disparaître le moteur essentiel de l'activité économique de l'époque classique.

Les répercussions sociales sont graves. La société s'écartèle toujours davantage entre une classe minime de riches et un prolétariat misérable. Les détenteurs de grandes fortunes restent, certes, rares : Polybe nous parle de l'Etolien Alexandros, le plus riche des Grecs, qui possède 200 talents, c'est-à-dire pas plus que l'Athénien Callias, beau-frère de Cimon. Mais il y a une bourgeoisie aisée, cultivée, qui a tendance à croître. C'est elle seule désormais qui détient partout le pouvoir, ce qui comble son goût pour les honneurs en lui imposant parfois de lourds sacrifices financiers.

La paupérisation du reste de la population est inquiétante. Les salaires ont incontestablement diminué au cours

de la période hellénistique, ainsi qu'il est prouvé par les documents de Délos. Il est difficile de trouver du travail, d'autant que les esclaves font concurrence aux hommes libres. Pour beaucoup, une seule solution : le mercenariat.

On ne sait si la masse servile augmente. Certes on a retrouvé dans les sanctuaires, à Delphes en particulier, de nombreuses stèles d'affranchissement. Cela prouve seulement qu'on accepte maintenant aisément le rachat de l'esclave moyennant rétribution, sans doute sous l'influence des philosophies humanitaires. Cette amélioration de la condition servile explique peut-être ce fait étonnant qu'il n'y a jamais eu, lors des troubles sociaux, conjuration des esclaves et du prolétariat.

Les conséquences de cette crise sociale s'avèrent sinistres. La Grèce se dépeuple et l'oliganthropie, dénoncée par Polybe, devient un fléau. Les riches par goût de la facilité, les pauvres parce qu'ils sont acculés à la plus extrême misère ne veulent plus d'enfants et, s'ils en ont, ils les exposent. Philippe V essaye en vain de redonner vigueur à la Grèce en préconisant une politique de natalité et d'immigration.

La misère engendre aussi la révolte. Le brigandage et la piraterie reparaissent. Les vieilles revendications sociales de l'archaïsme refleurissent : abolition des dettes et repartage général des terres. Il est au moins une cité où elles trouvent un début de satisfaction : à Sparte, où les disparités sociales sont encore plus fortes qu'ailleurs. Deux rois prennent la tête du mouvement : Agis IV qui échoue par trop de mesure, Cléomène III qui applique un programme véritablement révolutionnaire, abolissant les dettes, créant de nouveaux citoyens pris parmi les Inférieurs ou les Hilotes, leur distribuant des lots. Il donne ainsi à sa patrie une puissance militaire nouvelle et remporte de grands succès dans le Péloponnèse, soutenu d'ailleurs par l'élément populaire, jusqu'au jour où la coalition de la ligue achéenne et de la Macédoine l'abat (bataille de Sellasia, 222). Son œuvre, sans doute influencée par les philosophies égalitaires (on a voulu faire de lui un Stoïcien), échoue donc par la conjuration des tenants de l'ordre social établi. La révolution couve cependant encore et le roi Nabis,

considéré par ses adversaires comme un tyran, développe le programme révolutionnaire de Cléomène, déclenchant cette fois l'intervention de Rome.

Sparte, au reste, n'est plus elle-même. Elle, qui n'avait jamais compté que sur la bravoure de ses citoyens pour se défendre, se fortifie en 317 et ne cesse de renforcer ses murailles. Oublieuse de sa sévérité d'antan, elle se donne un théâtre et reconstruit son temple d'Artémis Orthia (IIe siècle).

Prospérité de la Grèce insulaire

La situation est moins grave dans la polynésie égéenne, qui profite davantage des puissants courants d'échange entre Asie, Egypte et Occident, troublés pourtant par les pirates basés en Illyrie, en Crète et en Cilicie.

On connaît assez bien la prospérité de *Cos* fondée sur le vin, la céramique et une sorte de soie locale (bombycine). Les *Mimes* d'Hérondas ou les *Idylles* de Théocrite peignent au vif ses milieux de riches commerçants ou de poètes ésotériques. L'Asclépieion, paré de nouvelles constructions et doté d'une véritable école de médecine, attire de plus en plus les malades.

Rhodes éclipse toutes ses voisines. Formée en 408 par le synœcisme de trois cités, elle a louvoyé habilement au IVe siècle, puis résisté aux assauts du Poliorcète. Elle connaît ensuite un grand siècle d'apogée, gardant son indépendance au milieu des intrigues des rois et montrant une survivance éclatante du régime de la *polis* en pleine période hellénistique. Sa constitution est modérée : c'est une république de marchands, jalouse de son droit de cité, mais accueillant généreusement et protégeant tous les étrangers qui accroissent sa richesse.

Elle doit essentiellement cette prospérité à sa position privilégiée, toute proche de la côte asiatique et en face d'Alexandrie. Elle a trois ports, munis de docks et d'arse-

naux remarquables : un de commerce, un de guerre, un d'escale. Dans ses entrepôts gigantesques s'emmagasinent le vin et l'huile produits sur place ou importés, le blé du Pont et d'Egypte, les vases, les denrées exotiques qu'elle redistribue ensuite dans toute la Méditerranée. Les amphores timbrées de ses sceaux pénètrent partout, dans les steppes de la Pontide comme en Gaule et en Espagne. En somme elle a pris la succession du Pirée de l'époque classique. Ses banques sont particulièrement actives. Sa marine de guerre — 50 vaisseaux, admirablement entretenus — maintient la paix dans l'Egée en luttant contre la piraterie. Sa législation maritime, la *lex Rhodia*, est fameuse à telle enseigne que Marc-Aurèle en retiendra certains principes, dont hériteront Byzance et Venise. Elle est si riche et si utile à tous que, détruite par un tremblement de terre en 227, elle se relève immédiatement à l'aide de secours venus de tout le monde grec.

Cette remarquable splendeur s'écroule presque d'un coup. Pendant longtemps alliée fidèle de Rome, Rhodes a gagné à la paix d'Apamée (*infra*, p. 45) d'assez vastes possessions sur le continent, en Lycie et en Carie méridionale. Mais elle veut jouer au plus fin et ses intrigues lassent Rome, qui en 166 crée à Délos un port franc dont la concurrence fait péricliter son négoce. En deux ans le produit de ses douanes (taxes *ad valorem* de 2 p. 1000) tombe du chiffre colossal de 1 million de drachmes à 150 000. Réduite à signer un traité avec Rome, elle perd en fait son indépendance.

Elle reste une ville d'art et de science, un foyer universitaire où les jeunes Romains de l'aristocratie viennent parfaire leurs études. Ses écoles de rhéteurs, fameuses depuis Eschine, recherchent un atticisme dépouillé. Poseidonios d'Apamée y enseigne avec éclat le stoïcisme (*infra*, p. 137). Ses sculpteurs cherchent dans les directions les plus variées, avec une prédilection pour le pathétique pergaménien (*infra*, p. 158).

Délos développe lentement un rôle nouveau qui fait du berceau d'Apollon l'un des plus gros centres marchands. Là encore la position de l'île est prédominante, mais jouent

aussi en sa faveur les énormes richesses accumulées dans les temples et dont les inventaires gravés dans le marbre donnent encore une idée. Les prêtres se transforment en banquiers et leur exemple est bientôt suivi par des particuliers (*infra*, p. 78).

Libérée de la tutelle d'Athènes en 314, Délos se donne une constitution démocratique : c'est la période dite de l'indépendance (314-166), au cours de laquelle elle est d'abord soumise en fait à l'hégémonie des Lagides qui en font le centre de la confédération des Nésiotes (Insulaires).

En 166, Rome met fin à son indépendance et la restitue à Athènes, qui la transforme en clérouchie. Elle déclare son port franc pour faire pièce à Rhodes. Alors le commerce de Délos décuple. Bientôt après, la ruine de Corinthe et de Carthage, puis la création de la province romaine d'Asie augmentent encore sa prospérité. C'est l'époque d'un extraordinaire apogée. On construit des quais, des ports, des docks ; l'île sainte devient un entrepôt général, où affluent les marchandises du monde entier, notamment le blé, l'huile, le vin, le bois, la céramique, les produits exotiques venus par Alexandrie ou par les ports syro-phéniciens. Elle se transforme en un gigantesque marché d'esclaves : de fait le développement du luxe à Rome multiplie les besoins et il est fort aisé de se procurer du bétail humain grâce aux captures des pirates ou aux ventes des rois de Cappadoce et de Bithynie. Strabon (10, 5, 4) déclare, non peut-être sans exagération, qu'on y peut recevoir et expédier 10 000 esclaves en un jour.

La population change totalement. Tous les Déliens ont été expulsés en Achaïe. A leur place on voit affluer, outre les colons athéniens, des marchands et des banquiers du monde entier. Les Levantins sont sans doute les plus nombreux. Ils sont organisés en associations puissantes, tels les Héracléistes de Tyr et les Poseidoniastes de Bérytos (Beyrouth). Les marchands « italiens » (on désigne de ce nom tous ceux qui viennent d'Italie, quelle que soit leur condition juridique, citoyens romains, affranchis, alliés, voire esclaves), qui ont commencé à fréquenter Délos dès 250, jouent un rôle de plus en plus important,

groupés eux aussi en confréries qui se réclament du patronage d'une divinité (Hermaïstes, Apolloniastes, Poseidoniastes). Athéniens, Italiens et Orientaux se coudoient, chacun restant fidèle à ses coutumes et à ses dieux et construisant ses propres entrepôts et ses propres sanctuaires (*infra*, p. 178). Un bilinguisme gréco-latin apparaît dans les inscriptions. Point d'écoles de rhétorique ou de philosophie, mais les maisons, rehaussées de statues, de fresques et de mosaïques, montrent la richesse et les goûts de luxe d'une bourgeoisie marchande (*infra*, p. 148). Les sanctuaires dénotent un véritable cosmopolitisme et l'invasion des cultes orientaux.

Cette prospérité subsiste jusqu'au 1er siècle. Mais en 88 l'île, restée fidèle à Rome lors de la révolte de Mithridate, est saccagée par les amiraux du roi et 20 000 habitants sont massacrés dans d'épouvantables vêpres. C'est le début d'une ruine irrémédiable.

Les Etats fédéraux

Si le monde des cités ne montre plus guère qu'une caricature des institutions classiques, l'esprit républicain survit dans les *koina* ou Etats fédéraux (souvent appelés, sans beaucoup de propriété, ligues ou confédérations). Ces *koina* s'étaient surtout développés dans des régions arriérées où les villes étaient petites ou inexistantes, et où survivait une organisation en *ethné* (peuples) antérieure au système de la *polis*. Deux d'entre eux connaissent une grande extension à l'époque hellénistique, sans doute parce que les Grecs s'habituent peu à peu aux fédérations depuis la ligue de Corinthe et surtout parce qu'ils prennent conscience que seule l'union peut permettre une résistance efficace contre les entreprises du roi de Macédoine.

Il existait depuis longtemps un *koinon étolien* autour du sanctuaire fédéral de Thermos, où les fouilles ont déjà révélé un lieu de culte mycénien, mais il n'avait jamais joué de rôle historique. L'Etolie passait pour un pays rude dont les habitants, excellents soldats, portaient tou-

jours des armes par peur du brigandage. Profitant de leur courageuse attitude lors de l'attaque de Delphes par les bandes gauloises (279/278), ils assurent leur mainmise sur le sanctuaire, exercent l'hégémonie sur l'amphictionie et accroissent considérablement leur prestige. Ils accomplissent en même temps de grands progrès territoriaux vers l'Ouest en Acarnanie et surtout vers l'Est en Phocide, en Locride occidentale, en Thessalie, constituant ainsi l'Etat grec le plus étendu qui ait jamais existé.

L'assemblée du peuple groupe, sans condition de cens, tous les citoyens de toutes les cités appartenant à la confédération. Elle tient deux séances annuelles, dont une à Thermos. Il y a deux conseils, l'un de 1 000 membres (*boulé* ou *synédrion*), l'autre plus restreint (conseil des apoclètes). L'assemblée élit les magistrats, dont le plus important est le stratège, qui est en fait pour un an le maître de l'exécutif. Le nombre des délégués de chaque ville au conseil, ainsi que les contingents qu'elle fournit et les impôts qu'elle verse, sont proportionnels à son importance.

L'hostilité constante du *koinon* étolien à la Macédoine lui fait embrasser la cause de Rome, ce qui ne l'empêche pas de payer de son indépendance en 189 un malheureux revirement contre son alliée.

Rivale de la confédération étolienne, *la ligue achéenne* ressuscite en 281/280 un ancien *koinon* archaïque dissous au début du siècle. Mais elle déborde vite les limites de la pauvre Achaïe, rallie Sicyone et s'empare de Corinthe grâce à l'action énergique d'Aratos, s'annexe peu à peu bon gré mal gré tout le Péloponnèse.

Ses institutions sont moins bien connues. L'assemblée fédérale, sans doute accessible à tous les citoyens des cités membres, se réunit quatre fois l'an au sanctuaire de Zeus Hamarios sur le territoire d'Aigion, mais il y a aussi des assemblées extraordinaires. Le rôle essentiel est joué par le conseil, le collège des dix *damiorgoi* et le stratège élu chaque année. Certaines personnalités de

premier plan ont donné un grand éclat à cette magistrature, notamment Aratos de Sicyone et Philopoimen, qui mérita bien par son courage malheureux contre les Romains d'être appelé « le dernier des Grecs ».

Là encore le déclin du *koinon* vient en effet des progrès de la puissance romaine, auxquels il faut ajouter les intrigues de cités, comme Sparte, entrées malgré elles dans la confédération. D'abord alliés de Rome, les Achéens suscitent sa méfiance au point qu'après la troisième guerre de Macédoine, elle déporte 1 000 citoyens, dont Polybe, fils du stratège Lycortas. Ils prennent les armes contre elle en 146, mais Corinthe est rasée et la ligue dissoute.

On a coutume d'opposer ces deux *koina* et il est certain que l'étolien a été plus démocratique que l'achéen. De fait, l'un et l'autre sont menés par les citoyens les plus aisés, car il n'y a pas de *misthoi* pour les magistrats. Ils représentent le suprême effort de l'esprit grec afin d'organiser des Etats assez forts pour s'opposer aux convoitises des Antigonides.

Les royaumes nordiques

La véritable puissance est représentée par la Macédoine, qui, en fait, étend son hégémonie même sur les cités en apparence indépendantes de la Grèce propre et à laquelle seules les ligues étolienne et achéenne tiennent tête. A côté d'elle, l'Epire fait piètre figure, sauf pendant le règne fulgurant de Pyrrhos.

Le royaume de Macédoine

En 276, Antigone Gonatas a définitivement reconquis le royaume de Macédoine qui avait déjà appartenu à son père Démétrios Poliorcète. Il y fonde une dynastie qui règne sur le pays jusqu'à la conquête romaine. Son autorité s'étend non seulement sur la Macédoine, mais sur la partie de la Grèce qui n'est pas entre les mains des Etoliens